

DIMANCHE 15 MAI 1855.

ON S'ABONNE :

CONSERVATION DES AFFICHES

Chez LEJOLIVET et Co,

24, rue N.-D.-des-Victoires.

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS



PRIX

L'ABONNEMENT:

Lyon,

Un an . . . 12 fr.  
Six mois . . . 6 fr.

4 franc de plus par trimestre,  
pour l'extérieur:

UN NUMÉRO : 15 CENT.

Ecrire franco.

L'ENTR'ACTE paraît régulièrement  
tous les Dimanches

Journal des Théâtres et des Salons.

LES BUREAUX DE L'ENTR'ACTE SONT RUE DE LA PRÉFECTURE, 3, PRÈS LE QUAI.  
ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX A LA FRANCE MUSICALE, JOURNAL DE PARIS.

## REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, 14 Mai 1855.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Neuville continue le cours de ses représentations, et le succès et les bravos l'accueillent chaque soir.

Les débuts sont commencés. M<sup>me</sup> Lemoule, premier rôle et jeune premier rôle; M<sup>lle</sup> Joly-Bremens, *Déjazet*, travestis; M<sup>lle</sup> Blanche Guyon,

amoureuse, ingénuité, ont paru, la première, dans *la Mendiante* et dans *la Case de l'Oncle Tom*, la seconde, dans *Jean-Pan Monsieur qui suit les femmes* et dans M<sup>lle</sup> de Nocé. L'émotion qui accompagne nécessairement une première épreuve ne permet pas de donner une opinion sur ces artistes; nous attendrons que les trois débuts soient terminés. M<sup>me</sup> Lemoule a rencontré dans son second début une légère opposition; M<sup>lle</sup> Blanche Guyon a subi avec bonheur les deux premières

épreuves; M<sup>lle</sup> Joly-Bremens n'a paru qu'une seule fois; l'importance de son emploi ne permet pas de lui donner une opinion sur ses épreuves, l'une dans *le Tigre du Bengale*, l'autre dans le rôle de Bellechasse des *Premières armes de Richelieu*.

M. Berlingard se grime bien; il a un bon masque et ne manque pas d'entrain; il chauffe la scène; ce sera une bonne acquisition.

Nous avons à constater la rentrée de Lambert.

### FEUILLETON.

## LA MORT D'UNE REINE.

CINQUIÈME PARTIE.

Suite et fin (1).

Disant ainsi, Shakespear présentait au lord de Stratford la lettre écrite par l'espion, lettre qui ouvre la première scène de notre chronique, et tandis que Thomas de Lucy la parcourait des yeux, qu'Anna et William fixaient leurs regards avides sur la physionomie de l'époux outragé, cherchant à deviner par la contraction des lignes de son visage, la conviction que cette lecture devait porter dans son âme.

La foule qui encombrait la cour adjacente grossissait considérablement, et, chose étrange, muette et silencieuse, attendait patiemment, mais

non sans un serrement de cœur incompréhensible, le but où visait l'ordre supérieur qui l'avait agglomérée dans l'espace oblongue servant ordinairement de préau aux prisonniers que le château de Fortheringay recélait dans son enceinte incarcératrice.

Peu à peu cette foule refoula vers les extrémités de la cour pour laisser le passage libre à un cortège lugubre et funèbre, composé en grande partie de moines et autres ordres monastiques depuis long-temps bannis du sol anglais. Ces religieux, porteurs de torches, psalmodiaient; ils étaient suivis de parlementaires en robes rouges, et ce cortège se trouvait fermé par plusieurs hommes d'armes. Sa marche lente et grave, le bruit sourd et monotone de sa circulation convergeant vers un but unique, la chapelle, n'attirait pas l'attention de nos trois personnages trop occupés, obsédés, emprisonnés, pour ainsi dire, dans une seule idée, idée qui se déroulait dans cette phrase de la missive épistolaire de l'infâme Maxwell.

« D'après vos ordres, lisait le baronnet, j'ai su » inspirer de la jalousie au ridicule vieillard de

Stratford, en lui parlant d'un certain poète » campagnard, fils de boucher, etc. »

— Vous avez lu? monseigneur, dirent ensemble l'épouse et le vassal.

— Et tu as tué ce fourbe, ce maudit, ce traître?

— Pour arracher votre épouse aux mains criminelles de ce scélérat.

— Ah! ah! fit le baronnet avec un rire fou... tu l'as tué!

— Sans pitié aucune, et je suis sans remords.

Ici, la joie mal contenue du vieillard éclata comme le son fêlé d'une cloche. Il y avait dans ses saccades alternées quelque chose de métallique à pelurer le tympan le plus racorni, quelque chose qui faisait mal à entendre; on aurait dit une hyène savourant par son gloussement la trouvaille d'un cadavre enfoui sous des décombres ou des ruines.

Mais cet atroce contentement dura peu, car à la question renouvelée: « Tu l'as tué? » une tête horriblement mutilée se montra à travers les barreaux de fer de la grille, et ricanant sous le pour-

(1) Voir les numéros depuis le 1<sup>er</sup> février.

Toute reproduction est formellement interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec l'Intermédiaire.

Cet excellent et infatigable artiste a été reçu avec un plaisir extrême.

Dupré a fait, lui aussi, sa rentrée. Inutile de dire qu'il a été reçu avec une faveur des plus marquée. La nature de son emploi assume sur sa tête toutes les imprécations et les malédictions du public, mais la toile baissée, on se rappelle que c'est Dupré, et l'on glorifie l'artiste de s'identifier si complètement au personnage qui soulève l'indignation de ce public impressionnable.

*Le Caporal et la Payse* a excité mardi soir un rire homérique; c'est un de ces vaudevilles qui ont l'heureux privilège d'être ce qu'on appelle bien tenu; pas un rôle de faible. Le plus important, le Caporal, est tenu par Fournier de manière à guérir le spleen le plus invétéré; la Payse est confiée à M<sup>me</sup> Baycet, dont la verve est intarissable, dont le jeu vrai et rempli de naturel illusionne complètement. Lureau interprète le parfumeur amoureux. Lambert est impayable dans le type du vieux bourgeois voulant en conter à sa bonne, et M<sup>me</sup> Dorval complète cet excellent ensemble. Aussi la pièce est-elle enlevée au milieu des applaudissements et des bravos.

Bondois peut revendiquer à lui seul le succès d'une *jolie Jambe*. L'intrigue n'est presque rien, le dialogue ne brille pas par l'élégance du style, mais Stanislas est si gentil, si gai, si confiant en sa bonne étoile, qu'il intéresse le public et lui vole un succès. Il faut dire aussi que l'auteur a réservé tout son esprit pour le couplet final; Bondois le chante très bien, le dit encore mieux, et le public enchanté applaudit le couplet et le chanteur. Dans quelques jours nous applaudirons Grassot, l'excellent comique du Palais-Royal. C'est une bonne fortune pour Lyon qui n'a pas encore pu apprécier cet artiste.

Une bonne fortune en amène toujours une autre à sa suite; dans quelques jours la Compagnie italienne sera dans nos murs.

M<sup>me</sup> Delagrangé, qui fait fureur à Paris, et qui

pre violacé qui tâchait adipeusement sa face verdâtre, elle ouvrit une large bouche et s'écria :

— Regardez !...

Un seul cri s'échappa des trois poitrines maintenant amies :

— Maxwell !!! firent-elles.

Et reculant les uns vers les autres, les trois habitants du comté de Warwick se groupèrent, s'écriant une seconde fois :

— Maxwell ! Harry Maxwell !

— Le bourreau de Marie Stuart ! répondit l'épouvantable espion, en étendant le bras du côté de la chapelle ouverte, laissant voir dans sa sombre enceinte l'échafaud sur lequel étaient un tronc de femme sans vie et une tête coupée nageant dans le sang.

— O ! malheur ! malheur !

Et tombant tous trois à genoux, tandis que le noble bourreau de la reine d'Angleterre retournait à sa besogne, ils joignirent leurs prières pour le repos de l'âme de l'auguste suppliciée.

Puis, la foule écoulée, le cadavre enseveli sous un drap mortuaire, les portes de la chapelle clo-

a ramené aux Italiens l'élite de la société et d'énormes recettes, 'profitera du séjour de la Compagnie qui vient donner des représentations à Lyon, pour se faire entendre. Si nous sommes d'ailleurs bien informé, cette Compagnie, qui s'est organisée à Paris, compte dans son sein bon nombre des meilleurs artistes du Théâtre-Italien de Paris. Elle commencera la série de ses représentations dans une quinzaine de jours, et peut compter sur un brillant accueil.

H. AUGIER.

## PALAIS DE L'ALCAZAR, CIRQUE IMPÉRIAL.

Malgré tout notre désir de raconter à nos lecteurs les merveilles qui sont exécutées par la troupe équestre de M. Soullier, nous sommes forcés d'y renoncer, car, en effet, comment redire les sauts périlleux du jeune Léon Soullier, surnommé, à juste titre, *le petit Prodiges*, les exercices du célèbre Mac Collum, etc. Comment décrire les phénomènes de dislocation de M. Arthur Maisme, l'homme caoutchouc ? Toutes ces choses ne s'analysent pas; ce n'est qu'en les voyant que l'on peut s'en rendre compte. Ainsi, une visite au Cirque Impérial vous en dira plus long que notre plume ne saurait le faire.

F. CONSTANT.

La direction de la Rotonde des Brotteaux ne s'arrête pas sur les succès qu'elle a déjà su obtenir; elle vient de faire plusieurs améliorations au jardin de l'Alcazar. En premier lieu, nous citerons les élégantes tonnelles qui en garnissent le fond, et qui, dans quelques jours, grâce aux plantes qui les tapissent, offriront un abri impénétrable aux rayons du soleil. Une partie du jardin, spécialement affecté au jeu de boules, est déjà assidument fréquenté par les amateurs de ce délassement.

ses, et le vaste silence du tombeau régnant autour d'eux, Shakespear, d'une voix lamentable, dans laquelle les larmes parlaient un langage de malédiction hébraïque, tel qu'il dut le faire entendre le premier homme à la vue de son jeune fils Abel assassiné par Cain, William se frappant la poitrine gémissante, accentua ces mots :

— Baronnet, je vous ai sauvé la vie; votre complot tue la reine d'Ecosse !

Mais le seigneur suzerain du comté où il reçut le jour, ne pouvait l'entendre ni lui répondre. Il s'était relevé comme frappé d'idiotisme, et prenant la main d'Anna, il avait entraîné cette infortunée jeune femme hors du château de Fortheringay, dont les portes lui étaient ouvertes par la mort de la royale martyre, qui payait de sa tête la jalousie effrénée d'une rivale en droit politique, autant peut-être qu'en droit de conquête sur les cœurs.

William, toujours à genoux, priant, se reprochant le dévoilé du complot dont la cause produisait un effet déplorable, ne s'était point aperçu de cette fuite, et la nuit aidant, son imagination poétique lui plaçait devant les yeux l'horrible ta-

## NOUVELLES DES THÉÂTRES.

On lit dans le *Journal de Genève*, dimanche 8 mai 1855.

« Les artistes du Grand Théâtre de Lyon, dont la direction a annoncé l'arrivée à Genève, MM. Ismaël, baryton, Bonnesseur, première base et M<sup>me</sup> Ismaël, jeune chanteuse, ont débuté jeudi dans *le Barbier de Séville* et *le Maître de Chapelle*, avec un plein succès. M. Ismaël a une voix magnifique, étendue, timbrée, passant avec facilité des notes basses aux sons les plus élevés. Il a de la physionomie, du jeu et de l'entrain; aussi a-t-il joué à merveille le rôle de Figaro. Il ne s'est pas moins distingué dans *le Maître de Chapelle*, dans le grand air surtout.

« Comme chanteur, M. Bonnesseur a une belle voix de basse. Il a bien dit l'air de *la Calomnie*. Pour le bien juger, toutefois, il faut l'entendre dans d'autres rôles. M<sup>me</sup> Ismaël a montré, dans le rôle de Rosine et dans celui de Gertrude, qu'elle était une actrice et une chanteuse de talent; sa voix est pure et fraîche, et elle la mène avec une grande facilité. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'en abuser un peu et de lui donner parfois trop d'éclat, pour courir après l'effet; nous croyons qu'il vaudrait mieux qu'elle s'en abstint. Au total, ces artistes ont fait grand plaisir, et nous ne doutons pas qu'ils n'attirent un public nombreux aux représentations suivantes. »

C. COUGNARD.

## AVIS.

Au moment de mettre sous presse, n'ayant pas reçu de la Préfecture l'approbation de notre dessin, nous sommes obligés de faire réparaître celui de notre dernier numéro.

## RECETTE POUR FAIRE UNE OUVERTURE D'OPÉRA.

Voici un procédé qui nous revient à la mémoire, et que Rossini s'était plu à indiquer, il y

bleau de la décapitation. Il était là, comme une statue de pierre, le front appuyé contre la grille dont il ne sentait ni la dureté ni le froid, il suintait le sang comme dans son rôle de Charles IX; il ne bougeait ni plus ni moins que si la hache du bourreau Maxwell lui avait tranché les artères du cou; puis, comme se reprenant à la vie, il murmurait :

— Baronnet, je vous ai sauvé; mais votre... — il hésitait..... — complot a tué la reine !

Ici, une main douce et potelée se posa légèrement sur son épaule, et une voix douce aussi, mais vibrante, arriva jusqu'à son oreille en se voilant un peu, afin de n'être entendue que de lui.

— Ce n'est ni toi, ni le baronnet, ni les conjurés qui ont tué Marie, c'est lui !

Et désignant du doigt un homme enveloppé d'un manteau, cette main l'arracha.

William reconnut alors Leicester et la reine.

J. COLIDÉ.

FIN.

## L'ENTR'ACTE LYONNAIS



Lyon, Imp. Gerente fils r. St Joseph, 12.

*Plusieurs médecins distingués et le Conseil Municipal ayant pensé que le G<sup>d</sup> Théâtre était malsain l'été on le ferme toutes les années au 1<sup>er</sup> Mai : c'est un jour de deuil pour les abonnés et ceux qui ont des entrées gratuites.*

a quelques années, à l'oncle d'un de nos jeunes compositeurs d'alors.

Le neveu, que nous ne désignerons pas autrement, n'avait plus à écrire que l'ouverture de son premier opéra, dont les répétitions étaient déjà très avancées à ce théâtre. Car on sait que les compositeurs finissent toujours par le commencement. L'ouverture ne se fait presque jamais qu'après le chœur final. C'est de règle immémoriale. Or, notre jeune débutant était fort embarrassé de ce travail, dont l'urgence ne permettait plus aucun retard.

L'excellent oncle faisait reposer la splendeur de sa dynastie sur le prochain succès de son neveu. Il l'interrogea donc sur les motifs de cette tristesse malade qui lui ôtait le boire et le manger, chose grave à ses yeux, et le faisait errer jour et nuit comme un poète qui poursuit une rime. Le neveu répondit qu'il était à la recherche de son ouverture; qu'il ne savait réellement pas comment s'y prendre pour l'écrire, n'ayant jamais composé que des romances avec accompagnement de guitare, et des nocturnes pour quatre flageolets; que telle était la cause de l'inquiétude qui le tourmentait, que c'en était fait de sa gloire future si le péristyle n'était pas digne du monument, et qu'enfin certainement il en ferait une jaunisse.

— Sois tranquille, mon garçon, répondit l'oncle; tu feras ton ouverture. Je craignais que ton chagrin ne fût causé par quelques dettes criardes, comme les hommes de génie en ont toujours avant de débiter, et que leurs oncles sont toujours des créanciers. — Mais, puisqu'il n'y a rien que de ton ouverture, me voilà rassuré. Sois tranquille, la postérité n'en sera point frustrée.

Et là-dessus l'oncle, qui avait souvent entendu parler de Rossini, écrivit secrètement à l'illustre maestro la lettre qui suit :

« Mon cher monsieur, vous avez généralement ici la réputation d'être habile, obligeant et gourmand. J'envoie au gourmand un pâté de foie gras; je fais appel à l'obligeant, et j'espère que l'homme habile voudra bien répondre à ma question pour venir en aide à un de ses futurs rivaux.

Mon neveu ne sait comment s'y prendre pour écrire l'ouverture de son opéra. Seriez-vous assez bon, vous qui en avez tant composé à tort et à travers, pour me faire connaître votre recette? Lorsque vous aviez encore des prétentions à la renommée, ma demande eût pu vous paraître indiscrete, mais maintenant que vous avez renoncé à toute idée de gloire, vous ne devez plus être jaloux de personne.

» Agréer, mon cher monsieur Rossini, etc. »

Rossini se hâta de répondre de Bologne :

« Je suis très flatté, monsieur, de la préférence que, dans l'embarras où se trouve M. votre neveu, qui me paraît des plus intéressants, vous avez bien voulu donner à mes recettes sur celles de mes confrères.

» Mais d'abord je dois vous dire que je n'ai jamais rien écrit que lorsqu'il n'y avait plus moyen

de faire autrement. Je ne comprends pas la jouissance qu'on peut éprouver à se casser la tête, à se fatiguer la main, à se donner la fièvre, pour amuser un public qui n'a pas de plus grand plaisir, lui, que de s'ennuyer de ceux qui le divertissent. Je ne suis pas du tout partisan du droit au travail, et je trouve que le plus beau, le plus précieux de tous les droits de l'homme, ce serait justement de ne rien faire du tout. C'est du moins ce que je me plais à faire depuis que j'ai acquis non point par mes ouvrages, tant s'en faut, mais par quelques heureuses spéculations auxquelles ont m'a intéressé à mon insu, cet incomparable privilège, ce droit par excellence, ce droit des droits : le droit à la fainéantise. Si donc, j'ai un conseil préalable à donner à M. votre neveu, c'est de m'imiter en cela, bien plutôt que sous tout autre rapport, puisqu'il a le bonheur d'être à la tête d'un oncle.

» Que s'il persiste dans sa bizarre et incompréhensible idée de vouloir travailler, voici les principales recettes dont j'ai usé pendant la misérable époque de mon existence où, moi aussi, j'étais obligé de faire quelque chose. Il choisira celle qui lui paraîtra la plus commode.

» 1<sup>re</sup> Règle générale et invariable : — Attendre la veille même de la première représentation pour composer son ouverture. Il n'y a rien qui pousse à l'inspiration que la nécessité, comme la présence agaçante d'un copiste qui attend votre œuvre, lambeau par lambeau; comme la vue sinistre d'un directeur au désespoir qui s'arrache des poignées de cheveux. Des vrais chefs-d'œuvre du genre n'ont pas été composés autrement. — Les directeurs étaient tous chauves à trente ans.

» Deuxième recette. — J'ai composé l'ouverture d'*Otello* dans une petite chambre du palais de Barbaja, où ce plus féroce et ce plus chauve des directeurs m'avait enfermé de force, en compagnie d'un simple macaroni à l'eau, et avec menace de ne m'en laisser sortir vivant qu'avec la dernière note de ladite ouverture. Vous pourriez facilement user de cette recette vis-à-vis de monsieur votre neveu. Mais surtout pas de pâté de foie gras. C'est bon seulement pour les compositeurs qui ne font rien, et je vous remercie de celui que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer.

» Troisième recette. — J'ai composé l'ouverture de *la Gazza Ladra*, non pas la veille, mais le jour même de la première représentation, dans les combles du théâtre de la Scala, à Milan, où m'avait relégué le directeur, en véritable émule de Barbaja, sous la garde de quatre machinistes. Ces quatre bourreaux avaient pour mission de jeter mon œuvre phrase par phrase, du haut de la lucarne, à des copistes qui se tenaient en bas, dans la cour du théâtre, transcrivaient cela et l'expédiaient au fur et à mesure au chef d'orchestre, qui le faisait répéter. A défaut de feuillets à jeter, c'était moi que les barbares avaient ordre de lancer par la fenêtre aux copistes. Le grenier de votre maison, monsieur, pourrait vous servir à pareil usage contre monsieur votre neveu.

Dieu veuille qu'il ne fasse jamais d'autres chutes!

» Quatrième recette. — J'ai fait mieux pour l'ouverture du *Barbier* : je ne l'ai pas composée du tout, c'est-à-dire qu'au lieu de celle que j'avais primitivement écrite pour cet opéra extrêmement *buffa*, on s'est servi de celle que j'avais écrite pour un autre ouvrage : *Elisabeth*, opéra excessivement *seria*. Le public a été enchanté de la substitution. M. votre neveu, qui n'a encore rien fait, pourrait essayer de ce moyen et s'emprunter à lui-même une autre ouverture.

» Cinquième recette. — J'ai composé l'ouverture, ou pour mieux dire l'introduction instrumentale du *Comte Ory*, en pêchant à la ligne les pieds dans l'eau, à Petit-Bourg, en compagnie de M. Aguado, qui ne cessait, pendant tout le temps, de me parler finances espagnoles, ce qui m'ennuyait on ne peut davantage. Je ne doute pas, monsieur, qu'en pareil cas votre conversation ne fût de nature à exercer la même surexcitation nerveuse sur l'imagination de M. votre neveu.

» Sixième recette. — J'ai composé l'ouverture de *Guillaume Tell* dans des conditions analogues, au milieu d'un appartement que j'occupais sur le boulevard de Montmartre, et où se réunissait jour et nuit tout ce que Paris renfermait alors de gens saugrenus, qui s'en venaient fumer, boire, causer, hurler, piaffer, blaguer à mes oreilles, tandis que je travaillais avec acharnement, afin d'avoir à les entendre le moins possible. Je pense que, malgré le progrès des esprits en France, vous réussirez peut-être à trouver encore à Paris assez d'imbéciles pour procurer ce stimulant à M. votre neveu. Vous pourriez d'ailleurs aider puissamment à ce résultat, vous, monsieur, et vous faire ainsi la plus belle part de reconnaissance de M. votre neveu.

» Septième recette. — Je n'ai pas composé la moindre ouverture pour *Moïse*, ce qui est encore bien plus facile. Je ne doute pas que M. votre neveu n'usât avec le plus grand succès de cette dernière recette. C'est celle qu'a employé, lui aussi, mon excellent ami Meyerbeer pour *Robert le Diable* et *les Huguenots*, et il paraît s'en être parfaitement trouvé. On m'assure qu'il s'en est également servi pour *le Prophète*. Il ne pourra que s'en applaudir comme toujours.

» Agréer, monsieur, avec mes vœux pour la gloire de M. votre neveu, et mes remerciements pour votre excellent pâté, l'assurance, etc.

» ROSSINI,

» Ex-Compositeur. »

Nous ne savons pas quel fut le résultat de cette excellente leçon, qui valait bien un pâté sans doute.

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — IMPRIMERIE DE B. BOURSY,  
Grande rue Mercière 66.